

Réponse de Lazare le ressuscité  
à Sénèque le Philosophe

Charles Maurras

1891

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2007 –

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

*Dans la Plume du 1<sup>er</sup> avril 1891, Maurice Barrès publiait de larges extraits de ce qui ne s'appelait pas encore le Culte du Moi. Parmi eux la revue détachait un extrait du Jardin de Bérénice, la Consolation de Sénèque le Philosophe à Lazare le ressuscité, puis publiait sous la signature de Charles Maurras une Réponse de Lazare le ressuscité à Sénèque le Philosophe. Nous reproduisons ci-après ces deux textes dans l'ordre, accompagnés des brèves notices de la rédaction de la Plume.*



*Texte paru dans la revue la Plume<sup>1</sup> en 1891.*

Dans les extraits des deux précédents volumes nous avons suffisamment insisté sur la vie intérieure de Maurice Barrès ; le fragment qui suit, emprunté au Livre III<sup>e</sup> va nous renseigner plus particulièrement sur les idées qu'il se fait de la vie d'action. D'ailleurs Maurice Barrès définit lui-même ainsi ce *Jardin de Bérénice* : « C'est ici le commentaire des efforts que tenta Philippe<sup>2</sup> pour concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active. »

Voici donc un extrait du chapitre onzième du *Jardin de Bérénice*. On trouve dans cette *Consolation de Sénèque le Philosophe à Lazare le ressuscité*, la pensée la plus forte peut-être qui ait été exprimé sur le problème de l'égotiste et du sectaire, dans sa forme récente.

Pour qu'on comprenne de quelle façon ce morceau s'encadre dans le livre nous y joignons les deux pages qui le précèdent.

## Consolation de Sénèque le Philosophe à Lazare le ressuscité

Un jour, après six heures de voiture, par la route la plus malheureuse de cette région désolée, j'arrivai au plus triste village du monde, aux Saintes-Maries. C'est moins une église qu'une brutale forteresse aux murs plats, enfermant un puits profond ; dans le clocher, à la hauteur du toit, est une chambre Louis XV, décorée de boiseries or et blanc, remplie de misérables ex-voto ; c'est la chapelle, peu convenable, des graves saintes Maries.

J'allai sur la plage, coupée de tristes dunes, chercher l'endroit où débarquèrent ceux de Béthanie, qui furent les familiers de Jésus. C'était Lazare

---

<sup>1</sup> *La Plume*, n<sup>o</sup> 47 du 1<sup>er</sup> avril 1891, p. 130–133. Numéro consacré à *l'éthique de Maurice Barrès*.

<sup>2</sup> Personnage central de la trilogie romanesque de Maurice Barrès, dont *le Jardin de Bérénice* est le troisième volet. Le titre général de *Culte du Moi* pour ces trois romans n'apparaîtra qu'en 1892. (N.D.É.)

le ressuscité, le vieux Trophime, Marthe et Marie, la voluptueuse Madeleine, de qui la brise de la mer ne put dissiper les parfums. Mais celle que je fais la plus belle dans mon imagination, c'est sainte Sara, qui servait les Notre-Dame dans la barque et qui est la patronne des Bohémiens. Plus mystérieuse que toutes dans sa volontaire humiliation, elle reporta ma pensée vers ma Bérénice, vers cette petite bohème à peine digne de délier les souliers des vierges ou des belles repenties, qui semble avoir été désignée pour m'apporter la bonne doctrine.

C'est sur ce rivage, misérable mais sacré pour qui n'a rien dans l'âme qu'il ne doive à ces obscurs passionnés d'où naquit notre christianisme, c'est sur cette plage dont la légende m'étouffait de sa force d'expansion que je plaignis ma Bérénice d'être une vivante et d'obéir à des passions individuelles. Sans doute, elle a fermé les yeux, mais fasse le ciel qu'elle ait perdu tout esprit, qu'elle soit devenue entre ses bras une petite brute sans clairvoyance ni réflexion, en sorte qu'elle ne soit pas à lui, mais à l'instinct, et à la race — et cela, je puis le croire, d'après ce que j'entrevois de son tempérament.

Quand je remontai dans ma voiture, fatigué par de telles méditations mêlées à ma propagande de candidat, et légèrement fiévreux, un orage tombait sur la Crau. On leva les vitres, sur le devant de la capote, qui me firent durant six heures une prison étroite, où le vent qui écorche ces plaines jetait et écrasait la pluie. Les chevaux, surexcités par la tempête et leur cocher, filaient avec une extrême rapidité ; de fatigue, de rêverie intense, je m'endormis, d'un sommeil que je dominais pourtant et qui ne m'empêchait guère de suivre mon idée. État qui n'est pas de rêve, mais plutôt l'engourdissement de notre individu, hors une part qui veille et bénéficie de toute la force de l'être.

Sur ce premier campement de l'Église de France, je venais de servir les doctrines sociales qui me séduisent, en même temps que je rêvais de Lazare le ressuscité, et, tous ces soins se mêlant dans mon sommeil lucide, je réfléchis qu'il avait fait, celui-là, la même traversée que j'entreprends maintenant, en sorte que je lui prêtais quelques-unes de mes idées ; et j'en vins à resserrer tout ce brouillard dans la lettre suivante, qui n'est que mon dialogue intérieur mis au point.

« Mon cher Lazare,

« Aux dernières fêtes de Néron, votre air soucieux a été remarqué. Je sais que des personnes de votre famille désirent vous entraîner sur les côtes de la Gaule, où elles comptent prendre une attitude insigne dans le nouveau mouvement d'esprit. La détermination est grave.

« Vous ne m'avez pas caché le culte que vous gardez à la mémoire de votre malheureux ami, et d'après sa biographie que vous m'avez communiquée, je

me rends parfaitement compte qu'il dut avoir beaucoup d'autorité : il était complètement désintéressé, puis il aimait les misérables, ce qui est divin. Il m'eût un peu choqué par sa dureté envers les puissants ; en outre, je ne puis guère aimer ceux sur qui je n'ai pas de prise, ces amis frottés d'huile qui me possèdent et que je ne possède pas. Avec ces réserves, je comprends que vous l'aimiez beaucoup, d'autant que c'est pour vous une façon de monopole. Vous avez en effet sur la plupart de ses fidèles cette supériorité d'avoir été mêlé si intimement à sa vie qu'en l'exaltant c'est encore vous que vous haussez.

« Vous le voyez, mon cher Lazare, je me représente d'une façon très précise l'intéressant état de votre âme à l'égard de Jésus : vous l'aimez ; la question est de savoir si vous voulez conformer vos actes à votre sentiment.

« Confesserez-vous que sa vie et sa doctrine sont les meilleures qu'on ait vues ? Lui chercherez-vous des disciples, ou vous contenterez vous de le servir passionnément dans votre sanctuaire intérieur ? Telle est la position exacte de votre débat. Il vous faut peser si ce vous sera un mode de vie plus abondant en voluptés de partir avec Mesdemoiselles vos sœurs pour être fanatique, en Gaule, ou de demeurer à faire de l'ironie et du dilettantisme avec Néron.

« Que vous restiez dans cette cour trop cultivée, ou partiez vers des régions mal civilisées, de vous à moi, dans l'un ou l'autre cas, ça pourra mal finir, car les peuplades de la Gaule seront excitées à vous mettre à mort, à cause de votre obstination à leur procurer le bonheur, et d'autre part Néron est un dilettante si excessif que, vous goûtant personnellement et sachant qu'on vous calomnie, il est fort capable de vous sacrifier, tant il est peu disposé à plier ses actes d'après ses idées, à protéger ceux qu'il honore et à appliquer la justice. Dans la vie, les sentiers les plus divers mènent à des culbutes qui se valent ; en dépit de tous les plans que nous concertons, les harmonies de la nature se font selon un mécanisme et une logique où nous ne pouvons influencer. J'écarte donc les dénouements qui sont irréformables, et je m'en tiens aux avantages divers de l'une et l'autre attitude.

« Eh bien, il n'y a pas de doute, un fanatique (c'est-à-dire un homme qui transporte ses passions intellectuelles dans sa vie) est mieux accueilli par l'opinion publique que l'égotiste homme qui réserve ses passions pour les jeux de sa chapelle intime. Les publicistes seront plus sévères à Néron qu'à Marthe, quoique très certainement cette dernière introduise dans le monde plus de maux que le premier et que la part de responsabilité dans les malheurs qui naissent d'une mésentente idéologique soit plus lourde pour les victimes que pour les bourreaux. C'est que l'espèce humaine répugne à l'égotisme, elle veut vivre. Le fanatique représente toujours le premier mot d'un avenir, il met en circulation, plus ou moins déformées, les vertus qu'il a aperçues ; l'égotiste au contraire, garde tout pour lui, il est le dernier mot.

« Néron, mon cher Lazare, excusez-moi d'y insister, est un esprit infiniment plus large que vos deux excellentes sœurs, mais il est dans son genre le bout du monde ; en lui les idées entrent comme dans un cul-de-sac ; Marthe et Marie sont deux portes sur l'avenir. Le sectaire est donc plus assuré, tout pesé, de l'estime de l'humanité, puisqu'il la sert. Il est un rail où elle glisse les provisions qu'elle adresse aux races futures, tandis que l'égotisme est une propriété close.

« Une propriété close, c'est vrai ! mais où nous nous cultivons et jouissons. L'égotiste admet bien plus de formes de vies ; il possède un grand nombre de passions ; il les renouvelle fréquemment ; surtout il les épure de mille vulgarités qui sont les conditions de la vie active. De ces vulgarités inévitables, n'avez-vous pas souffert quelquefois dans l'entourage si généreux pourtant, si loyal, de vos excellentes sœurs ?

« Par moi-même ailleurs, j'avais d'excellentes raisons pour être fanatique : cela eût été plus décent pour un philosophe. Des amis très honnêtes m'y engageaient fort. Mais la vie est trop courte ! Quand j'aurais, selon le système des sectaires, traduit ma passion dans une attitude contagieuse, ce qui d'ailleurs la déforme toujours, quel temps me serait resté pour acquérir de nouvelles passions ? D'ailleurs, il eût fallu conformer mes actes à mes idées. C'est le diable ! comme vous dites vous autres chrétiens. Puisque, en ce monde, mon souci se limite à découvrir l'univers qui est en puissance en moi, et à le cultiver, qu'avais-je à me préoccuper de mes actes ? Moi qui ne fais cas que du parfait désintéressement, j'ai accepté certaines faveurs qui vinrent à moi en dépit de ma pâleur et de ma frêle encolure ; j'ai favorisé diverses fantaisies de Néron, et ces complaisances me nuisirent devant l'opinion. À tout cela, en vérité, je prêtai fort peu d'intérêt ; je n'ai jamais suivi que mon rêve intérieur. Dans mes magnifiques jardins et palais, je vantais le détachement ; j'en étais en effet détaché, j'étais sincère. Le comprendrez-vous, Lazare, ce luxe m'excitant infiniment à aimer la pauvreté ? Avez-vous jamais mieux goûté la pudeur que dans les bras de Marie-Madeleine ?

« J'entre dans ces détails intimes pour vous prouver combien j'ai toujours été éloigné de cette décision où vous penchez. Ah ! ce n'est pas moi qui pensai jamais à suivre la voie sans horizon et si dure des sectaires. Et pourtant vous en dissuaderai-je ? Suis-je arrivé au bonheur en me refusant à aucun des sentiers qui me le promettaient ? Suis-je parvenu à recréer l'harmonie de l'univers ?

« J'ai voulu ne rien nier, être comme la nature qui accepte tous les contrastes pour en faire une noble et féconde unité. J'avais compté sans ma condition d'homme. Impossible d'avoir plusieurs passions à la fois. J'ai senti jusqu'au plus profond découragement le malheur de notre sensibilité qui est d'être successive et fragmentaire. En sorte que, ayant connu infiniment plus



de passions que le sectaire, je n'en ai jamais possédé qu'une ou deux tout au plus à la fois. C'est dans cette idée que Néron me demandant, il y a peu, de lui composer un mot philosophique qu'il pût prononcer avant de mourir, je lui ai conseillé : *Qualis artifex pereo*.

« *Quel artiste, quel fabricant d'émotions je tue !* En vérité, voilà-t-il pas une exclamation qu'il pourra jeter avec à-propos à toutes les heures de la vie ? J'ai acquis une vision si nette de la transformation perpétuelle de l'univers que, pour moi, la mort n'est pas la crise unique qu'elle paraît au commun. Elle est étroitement liée à l'idée de vie nouvelle, et comme son image est mêlée à tous les plaisirs de Néron, elle est mêlée à toutes mes analyses. La mort est la prise de possession d'un état nouveau. C'est quitter, mais c'est en même temps un acte d'amour à quelque chose d'inconnu. Oui, à chaque fois que je sens quelque chose naître en moi, je puis m'écrier : *Quelque chose vient de mourir en moi !* Toute nuance nouvelle que prend notre âme implique nécessairement une nuance qui s'efface. La sensation d'aujourd'hui se substitue à la sensation précédente. Un état de conscience ne peut naître en nous que par la mort de l'individu que nous étions hier. À chaque fois que nous renouvelons notre moi, c'est une part de nous que nous sacrifions, et nous pouvons nous écrier : *qualis artifex pereo !*

« Cette mort perpétuelle, ce manque de continuité de nos émotions, voilà ce qui désole l'égotiste et marque l'échec de sa prétention. Notre âme est terrain trop limité pour y faire fleurir dans une même saison tout l'univers. Réduits à la traiter par des cultures successives, nous la verrons toujours fragmentaire.

« J'ai donc senti, mon cher Lazare, et jusqu'à l'angoisse, les entraves décisives de ma méthode ; aussi j'eusse été fanatique, si j'avais su de quoi le devenir. Après quelques années de la plus intense culture intérieure, j'ai rêvé de sortir des volontés particulières pour me confondre dans les volontés générales. Au lieu de m'individuer, j'eusse été ravi de me plonger dans le courant de mon époque. Seulement il n'y en avait pas. J'aurais voulu me plonger dans l'inconscient, mais, dans le monde où je vivais, tout inconscient semblait avoir disparu.

« Voici, au contraire, que vous survenez dans des circonstances où ce rêve devient aisé, et il semble bien que vous soyez sur le point de le réaliser, puisque, ayant ressenti à la cour de Néron des inquiétudes analogues aux miennes, vous méditez de vous mettre de propos délibéré au service de la religion nouvelle. Malheureusement, mon cher Lazare, j'y vois un obstacle, qui, pour se présenter chez vous avec une forme singulière, n'en est pas moins commun à bien des hommes.

« Quand vous me parliez des curieux incidents de votre pays de Judée, vous ne m'avez rien cédé du rôle important que vous y avez joué ; le mer-

veilleux agitateur vous a ressuscité. Vous êtes Lazare le Revenu. En conséquence, quoique vous ayez observé toujours la plus grande discrétion sur cette anecdote désormais historique, il est évident que vous êtes renseigné sur le problème de l'au-delà. Si vous balancez comme je vois, c'est que la vérité ne s'en impose pas, d'après ce que vous savez, d'une façon impérative. Dès lors, vous voilà dans un état d'esprit qui, pour naître chez vous de circonstances particulièrement piquantes, n'en est pas moins d'un ordre trop fréquent : vous n'êtes pas le seul revenu. Beaucoup, à cette époque, bien qu'ils ne soient pas allés jusqu'au tombeau, ont comme vous des lumières sur ce qui termine tout. Bien qu'ils n'aient pas eu les pieds et les mains liés avec les bandes funéraires, ils ne peuvent se donner aux passions de leurs contemporains. Leur sympathie est assez forte pour leur faire illusion quelques instants sur des idées généreuses, mais comme vous vîtes pousser les fleurs par les racines, ils constatent que ce sont des songes sans racines sérieuses. Ils ont de tristes lucidités, et après de courts enthousiasmes, analogues à ceux que vous communiquez l'ardeur de Marthe et de Marie, l'humilité de Sara, la beauté de Madeleine et la jeunesse du vieux Trophime, ils s'écrient, infortunés clairvoyants qui regrettent de ne pouvoir se tromper avec tout le monde :

« *Qualis artifex pereo !* »

Maurice BARRÈS

M. Maurice Barrès pose — dans le fragment du *Jardin de Bérénice* publié par nous — une intéressante question de moderne psychologie. Un de nos amis s'est plu à développer la demi-solution qu'elle paraissait comporter.

Pour cela, il a repris où M. Barrès l'avait laissée la correspondance de deux renanistes contemporains de Néron. Mais il tient à marquer combien, près de ce Sénèque de fantaisie, son Lazare lui apparaît mystique et différent du saint personnage qui administra l'Église marseillaise et fut canonisé.

N.D.L.R.

## Une réponse de Lazare le ressuscité à Sénèque le Philosophe

Mon noble ami,

Votre consolation m'a plutôt troublé. . . Dans les jardins de Béthanie dont j'étais le seigneur avant que mon jeune maître y vint publier son royaume, vous vous êtes assis quelquefois. Les paisibles étoiles, plus sereines qu'au ciel romain, luisaient dans vos cheveux quand vous parliez avec mystère adossé à la columelle qui ombrage notre puits. Des fleurs de câpriers et de vignes brillaient dans la demi-lueur. Et je voulais savoir pourquoi chacun de vos propos s'en allait si directement à mon cœur : mais saura-t-on pourquoi ma sœur Madeleine n'a qu'à montrer ses cheveux roux pour que les jeunes gens la suivent, désireux, en semant l'air de ses louanges ?

Vous laissez ainsi après vous un sillage de cœurs insatisfaits et d'esprits qui demandent la certitude. Vous n'avez point quitté pour moi cette parure. Voici qu'avec la honte d'être blâmé par vous, j'ai encore l'ennui de n'en être sûr qu'à demi.

« Il me faut peser, dites-vous, si ce me sera un mode de vie plus abondant en voluptés de partir avec mes sœurs pour être fanatique en Gaule ou de demeurer à faire de l'ironie et du dilettantisme avec Néron. . . »

Là-dessus, vous comptez que dans les deux cas je puis être mis à mort, soit du chef des Gaulois qu'importunera mon nouveau plan de vie heureuse, soit par la main de César et par sa nonchalance à prouver qu'il me goûte. Ô Sénèque, pourquoi ce souci et ne savons-nous point qu'il est indifférent de mourir ou de vivre ? — Mais, dites-vous, le genre humain me sera obligé du mal que je vais lui faire ; je manipulerai la destinée des races. Joie orgueilleuse, et que vous envieriez si vous ne possédiez celle-là, qui est infinie aussi, de vous manipuler vous-même. Dans les solitudes de l'analyse, vous vous livrez sur votre personne morale à de tranquilles voluptés : les vertus et les vices arrivent en vous, y font leurs gestes dramatiques et vous quittent au jour tombant comme une troupe passagère de baladins, que d'autres remplacent.

Ma carrière a plus d'unité et de monotonie. Mais la vôtre n'est pas sans ennui, et vous le confessez. Vos incessantes vies nouvelles sont pareilles à celles de la terre-nourrice dont les moindres printemps sont conditionnés par l'hiver. À chacune des métamorphoses de votre cœur, vous avez reconnu, avec la naissance de quelqu'un, la mort aussi de quelque chose et, vous êtes-vous dit, pourquoi ceci qui naît aurait-il plus de prix que cela qui meurt ? L'idéal serait de posséder plusieurs printemps simultanés, et qu'ils durassent ! C'est pourquoi vous en venez presque à vous demander s'il ne vaudrait pas

mieux persévérer dans un rôle une fois choisi et le représenter jusqu'au dernier souffle ?

Mais, dites-vous, comment se tenir coi dans un espace si petit ? Vous êtes, et je suis assurément, un Revenu. Nous manquons de la fraîcheur d'esprit qu'il faudrait pour nous prendre au sérieux dans le même personnage. Tôt ou tard il faudra l'abandonner, faire un nouveau cadavre, ressusciter une fois de plus. Tôt ou tard je constaterai que mon départ pour le fanatisme fut la plus puérole de mes erreurs. Dès lors vous indiquez cette conclusion avec la grâce dédaigneuse qui nous est chère — s'il faut laisser un jour l'état que j'embrasse à présent, il n'y a point de raison pour que je m'y engage. Et tout est vain.

Ô Sénèque, tout n'est pas vain de ce qui n'est point justifié par des preuves. C'est précisément parce qu'il n'y a aucune raison de commettre certaines actions où nous nous sentons entraînés qu'elles doivent être accomplies avec piété et zèle, nous venant sans doute de quelque dieu. L'homme divin dont nous sommes les fils, ce Zénon sous son Portique, ne nous incita point à agir d'accord avec la raison : maxime ridicule et digne tout au plus de M. Tullius<sup>3</sup>. « Suivez la nature » nous enseigna-t-il. Vivre n'est pas résoudre un problème géométrique. C'est adapter son âme à des conditions dont elle n'est point la maîtresse. Que la mienne fut misérable pour avoir autrefois suivi la leçon des systèmes !

« N'ayez point de désir ! Ne formez aucun vœu ni aucune résolution. Ne faites point de gestes. Soyez vêtu de lierre et de mousse sauvage et restez immobile ainsi qu'une colonne. De là, soyez le spectateur du monde, absent et lointain. C'est la béatitude. » Des Sages ainsi me prêchèrent et je fus sous leur loi un pur gymnosophe. Mon rêve s'éperdit dans la variété des choses. Mon âme fut dissoute en ce qui n'était point elle. J'avais la paix, celle de l'huître qui ne sait plus souffrir. Mais cette privation de douleur et de mouvement, à la longue, me fut honteuse. Et je me sentis criminel jusqu'au jour où, de l'ombre où je me renonçais, je rebondis vers la lumière de la connaissance et de l'amour de moi.

C'est alors que vous m'épanouîtes votre pensée : « Le monde n'est rien et les autres hommes sont peu. Mais vénère ton âme comme un temple de Pan. Tu en as dénudé scélératement les murailles. Il faut les recouvrir de tentures et des tapis les plus précieux. Tu y inscriras aussi tes louanges afin de pouvoir évoquer, en des heures de lucidité vigoureuse, toutes les formes de la vie, de manière à les vivre, en leur restant supérieur. » J'éprouvai de la sorte le cycle des idées et connus le jeu des passions. Jamais je ne me crus si proche d'être un dieu. Toutefois mon délire n'alla point jusqu'à l'affirmer. Je

---

<sup>3</sup>Cicéron : Marcus Tullius Cicero.

m'aperçus bientôt comme vous que jamais nous ne réalisons deux êtres à la fois, si agiles que nous soyons à varier notre attitude. Mais cette incessante métamorphose nous consume. Il faut penser presque en même temps le geste de l'amour et celui du détachement. Les nerfs ainsi tendus ne s'apaisent à rien savourer. Cependant, l'existence a des haltes qui ne sont pas dépourvues de tendresse ni d'agrément. Devant quelque vierge plus douce, ayant les yeux plus longs, ou devant une cosmogonie plus soigneusement agencée, ne vous est-il point arrivé de pousser un soupir : — Oh ! que cela n'est-il sérieux ! — Mais, de peur d'être dominé ou dupé, vous abrégiez ce charme. Et j'en faisais autant, et j'étais à la fois saoul et affamé.

Continuez, mon maître, vos personnages. Dussé-je demeurer un obscur ouvrier de l'infinie modification, je veux vivre. Je veux développer l'harmonie de mes volontés. Il se peut que la grande Force invisible où nous nous agitons revête comme vous des psychologies variées. Je ne suis qu'un pauvre élément de cette grandeur. Mon rôle est d'agir comme un oiseau bâtisseur de nids ou comme un castor constructeur de murailles : je pousserai mes rêves jusqu'à ce qu'ils aboutissent dans les choses réelles. Et je ne vous dirai point que le résultat me laissera indifférent. Je compte bien parvenir à aimer mon œuvre. Heureux, mes succès me précipiteront à de nouveaux labeurs. Déçu, je pleurerai comme une femme qui a perdu son fils. Tristesse et orgueil assurément bien convenables à la profession de mortel qu'il me faut exercer avant que d'aller chez Pluton.

Vainement direz-vous que cet exercice est stérile, que le labeur du tout ne mène à rien, que les nations travaillent pour le vide et que les peuples s'éxténuent au profit du feu. Encore est-ce qu'il faut travailler. Tout ce que je suis souhaite d'agir. « Hé quoi, me dis-je, tu vois les nouveaux-nés tenter d'utiliser leurs bras et tu pourrais croiser les tiens, toi qui as vaincu les jours jusqu'à devenir un jeune homme et un homme fait ! » Mes années d'inerte mélancolie ont même gonflé dans mon âme et ma chair de tels trésors de volonté, que l'une et l'autre tout d'abord se sont élancées vers les actes empreints de la beauté mélancolique de l'Impossible. Sans contredit, vous pourriez discuter la justesse ou la bonté du plan imaginé par les sectaires auxquels je me mêle : vous en avez loué l'héroïque noblesse, par quoi je fus conquis. Que vaut, près de cela, l'objection dont vous me pressez ?

Ma résurrection ? Oui, je suis demeuré sous la terre jusqu'au troisième jour. J'ai vu que la racine des plus royales fleurs avait l'épaisseur d'un cheveu et je suis revenu d'illusions nombreuses. Mais je n'ai point perdu le talent de m'en former de nouvelles. Ce pouvoir, suspendu pendant ma sépulture, je l'ai recouvré dès le premier moment que j'ai revécu.

Revenu ? Revenu : est-ce à dire que je ne puisse repartir ? Les ruines sont hâtives à se costumer de verdure, à peine mises au sol. Les idées se refont plus

promptement encore. Après les mécaniques et les physiques d'Ionie, Épicure, Épicharme, Evhémère et Lucrèce ont nié avec des serments les dieux des ancêtres. Mais ils se sont hâtés de leur substituer d'autres idoles. Au lieu de Vesta, Cybèle, Zeus, les faunes sacrés et les nymphes, ils ont placé l'éther, la matière, la force, les atomes — choses mystérieuses qu'ils n'ont point aperçues dans la fuite des apparences, que personne n'a éprouvées, et qui ne cèdent point aux dieux pour la vanité de l'explication qu'elles tentent du monde. Mais Zeus est mort. L'éther immense est oublié, et les hommes sont désireux de recueillir un avis nouveau sur ces problèmes où tout leur être est engagé. C'est pourquoi nous voici. Nous sommes arrivés à Massilia, nos sœurs Marthe et Marie, et Trophime, et cette Sara, que je vis prophétiser un soir d'extase devant vingt mille juifs de toutes conditions.

Sur mes antécédents et sur de telles compagnies, vous craignez que la foi ne vienne à me faillir. Mais celle qui transporte les montagnes est parfois transportée par elles. Je veux dire qu'il faut me laisser le temps de faire quelques prodiges et j'y croirai comme un chacun. Cette foi obtenue, quelle superbe vision de paradis aura remplacé mes bas souvenirs du sépulcre amer et sans jour ! Et, contemplant mon œuvre de siècle en siècle déroulée, comme j'entrerai glorieux dans la vie éternelle !

Le seul germe de trouble que je pressente désormais, pourra venir de ces mêmes compagnons que j'admire comme des dieux pour la placidité de leurs certitudes. Ils sont tous, en effet, de bien jeunes gens. Ils commettent l'action sans avoir doute d'elle. Ils suivent le naturel, eux aussi, et, par moments, ne laissent point que de me sembler épouvantablement ridicules. Ô mon ami, ils ne comprennent rien à votre magnifique usage des voluptés : « Comme ce Sénèque est inconséquent ! » dit parfois Maximin. « Il prêche l'abstention, nageant parmi les plus sales délices de la cour de Néron » et le voilà qui part d'un rire où croît sa barbarie. Il faudra vivre avec ces gens ! Et s'ils réussissent, j'ai le pressentiment qu'ils seront d'un esprit moins étroit encore que sanguinaire.

Il est vrai que Néron, très doux et très sage, a versé plus de sang que n'en répandront mes amis et d'ici mille siècles, nul ne saura lui disputer le prix de son ridicule, lorsqu'il vient réciter ses vers, nu, la lèvre arrondie, sur la chaise d'ivoire, et que vous étouffez vos rires sous votre toge ramenée. Puis, que sert de haïr la stupidité et le sang ? Par delà ces erreurs, il y a quelque chose qui les identifie à la plus parfaite sagesse, et Propecie l'a invoquée :

Divine mort, où tout rentre et s'efface  
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé  
Affranchis-nous du Temps, du Nombre, de l'Espace  
Et rends-nous le repos que la vie a troublé!<sup>4</sup>

À mettre les choses au pis, mon costume de fanatique me couvrira bien jusqu'à mon congé de la vie. Cependant, vous, ne tentez point de me regagner. Cessez de m'écrire. Vos papyrus m'ébranlent mieux qu'une catapulte, je les déroule avec anxiété, dans le crépuscule qui tombe, en longeant cette côte osseuse et dorée où s'élève Massilia. Les oliviers penchés sur la mer me regardent et ils comprennent que Minerve, leur sainte amie, parle par vous et, secouant sur mes chemins leurs feuilles pleines d'ironie, ils m'embrouillent de lents sophismes, assez humiliants pour un ressuscité qui se souvient de son aventure. Ah ! j'ai besoin de regarder, par dessus ces vergers où les arbrisseaux sont taillés trop attiquement, vers les montagnes lumineuses qui se jettent dans le soleil. Et j'imagine des centaines de montagnes pareilles, qui gravissent ainsi l'azur de la Gaule, couvertes de peuplades faites pour nous combattre et pour nous aimer. Tant de cimes à dominer, ô Sénèque, et tant d'âmes ! Ces hauteurs éclatantes me comblent de foi. Et je souhaite à leur spectacle de vous voir et de vous avoir ; je crie obstinément vers le Latium éloigné : *Qualis artifex resurgo !*<sup>5</sup>

Charles MAURRAS

---

<sup>4</sup>Ces vers, célèbres en leur temps, sont de Leconte de Lisle, *Poèmes antiques* (1852), *Dies Irae*. *Propecie* semble être un nom inventé à loisir.

<sup>5</sup>« Quel artiste ressuscite avec moi ! »